

Andrei Zorine

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ
UNE EXPÉRIENCE DE LECTURE

Traduit du russe par
Jean-Baptiste Godon

ÉDITIONS **S**YRTESS
DES

À la mémoire de Boris (Baruch) Berman.

I

Un orphelin ambitieux

En mai 1878, alors qu'il venait d'achever l'écriture d'*Anna Karénine* et s'apprêtait à traverser la plus profonde crise spirituelle de son existence, Tolstoï avait couché sur le papier l'ébauche de ses mémoires provisoirement intitulés *Ma vie*. Il avait en une journée rédigé plusieurs fragments décousus renfermant les souvenirs de sa petite enfance. Dans l'un de ces fragments, qui restèrent à l'état de brouillon, Tolstoï écrivait :

Voici mes premiers souvenirs. Je ne saurais les mettre en ordre, ignorant la séquence dans laquelle les faits se sont déroulés. J'ignore même pour certains s'ils sont rêve ou réalité. Les voici. Je suis attaché, j'essaie en vain de libérer mes bras. Je crie, je pleure et ne peux réprimer ces éclats qui m'incommodent moi-même. Quelqu'un, je ne sais qui, se penche au-dessus de moi dans la pénombre. Je me souviens qu'ils sont deux, mon cri agit sur eux : ils s'en inquiètent sans pour autant défaire mes liens, et je crie de plus belle. Cela leur semble nécessaire (que je sois attaché) alors que je sais, moi, que ça ne l'est pas, et comme pour le leur démontrer, je pousse un hurlement

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

aussi odieux qu'irrépressible. Je ressens l'injustice et la cruauté non de ces gens qui me plaignent, mais de mon sort, ainsi que de la pitié pour moi-même. Je ne sais et ne saurai jamais ce que c'était : m'avait-on emmailloté alors que j'étais encore nourrisson et tentais de tendre les bras, ou quand, âgé de plus d'un an, j'essayais de gratter un quelconque eczéma, ai-je mêlé en ce souvenir unique, comme on le fait en songe, des sensations diverses ? Ce fut en tout cas la première et la plus forte impression de ma vie. Ce n'est pas tant mon cri, ni ma peine, mais la complexité, la contradiction de mon impression, qui est restée gravée dans ma mémoire. Je voulais être libre, ma liberté ne dérangeait personne, et l'on me tourmentait pourtant. Ils avaient pitié de moi mais ils m'attachaient, et moi, qui avais besoin de tout, j'étais faible tandis qu'eux étaient forts (XXIII, 469-470¹).

Cet épisode laisse peu de place à l'interprétation psychanalytique. La « première et la plus forte impression » de la vie du mémorialiste n'a pas été arrachée aux profondeurs de son subconscient sur le divan d'un psychiatre, elle est la reconstruction pleinement consciente et réfléchie d'un homme de cinquante ans. Tolstoï se voit bébé et se souvient de la complexité, de la contradiction du sentiment de dépendance et de contrainte qu'il éprouve alors. Il souligne le fait que les personnes qui se tiennent à ses côtés le chérissent et le plaignent, leur cruauté est celle de la sollicitude. L'enfant voudrait se libérer de l'emprise de ce tendre despotisme, mais il est trop faible pour échapper au pouvoir de ceux qui, pour son bien, lui défendent de se mouvoir. Ce conflit déchirant traversa sa vie entière jusqu'aux derniers instants.

UN ORPHELIN AMBITIEUX

*

Il est convenu de commencer une biographie par l'histoire de la famille dans laquelle naquit le héros. Dans le cas de Léon (Lev) Nikolaïevitch Tolstoï, un tel récit s'avère aussi vain que nécessaire. Il est vain car la famille de l'homme de lettres est décrite dans *Guerre et Paix* avec une telle expressivité que toute réalité paraît insipide en contrepoint. Il importe cependant de connaître la généalogie de Tolstoï pour comprendre son grand roman et le destin de son auteur. Dans un style qui lui est propre, il estompe dans la narration la frontière qui sépare la fiction de l'histoire en modifiant le nom de ses personnages. Ainsi, les Volkonski, ascendants de l'écrivain du côté maternel, sont devenus Bolkonski tandis que les Tolstoï se sont mués en Prostoï, Prostov puis Rostov. Le nom de famille Prostoï évoquait par trop sans doute les comédies moralistes du XVIII^e siècle*. En éliminant la première lettre, Tolstoï associait, comme pour l'enraciner dans l'histoire nationale, sa lignée paternelle au nom de l'ancienne ville russe.

Pour le lecteur contemporain, le titre de comte n'évoque aucunement la simplicité. Il ne fut cependant conféré en Russie qu'à partir de l'époque de Pierre le Grand. À côté des Volkonski, descendants des Riourikides, les Tolstoï faisaient figure de parvenus. Dans le roman, le vieux prince Bolkonski considérait, non sans raison, le projet qu'avait son fils d'épouser une « petite comtesse » comme une mésalliance. Le mariage des parents de Tolstoï en était une, en effet. La princesse Maria Nikolaïevna Volkonskaïa était une héritière fortunée tandis que son

* L'adjectif russe *prostoï* signifie « simple », « modeste ». (*Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.*)

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

époux, le comte Nikolaï Ilitch Tolstoï, était, du fait de la prodigalité de son père, parfaitement désargenté et accablé de dettes. Les noces ne furent célébrées qu'en 1822, un an après la mort du père de la mariée. Âgée de trente-deux ans, Maria Volkonskaïa pouvait aisément, à l'époque, être tenue pour une vieille fille qui, comme le concédait son fils, n'avait de surcroît pas « un physique avantageux ». Nikolaï Ilitch avait quatre ans de moins que son épouse.

L'auteur de *Guerre et Paix* ne fait aucun mystère de l'intérêt pratique qu'avait le mariage de ses héros, ce qui n'empêcha pas leur union d'être bénie par l'amour et la concorde. On ignore dans quelle mesure le tableau qu'il dresse dans l'épilogue du roman reflète la vie de ses parents. Si les rumeurs concernant les aventures du comte ne sont pas démontrées, on sait en revanche qu'il passa beaucoup de temps loin de la demeure familiale, occupé à chasser ou à défendre ses innombrables affaires devant les tribunaux. Sa femme avait fait construire un belvédère dans le parc, où elle avait l'habitude de guetter le retour de son mari.

Tolstoï écrivait pourtant que sa mère était une épouse idéale qui, en réalité, n'aimait guère son mari. Il n'y avait de place dans son cœur que pour ses enfants, notamment pour l'aîné, Nikolaï, et pour Léon, son quatrième et plus jeune fils. Né le 28 août 1828, ce dernier avait deux ans lorsque sa mère mourut quelques mois après avoir donné naissance à son unique fille, Maria.

La perte de sa mère marqua profondément Tolstoï qui, devenu adulte, cultivait sa mémoire et aimait se recueillir dans un coin de ce parc familial qu'elle affectionnait particulièrement. Il insistait pour que sa femme accouche sur le canapé sur lequel il avait lui-même vu le jour, et se languissait sans cesse de l'amour maternel qu'il n'avait

UN ORPHELIN AMBITIEUX

pas reçu. Il n'avait aucun souvenir de sa mère et n'en conservait aucun portrait dans sa maison, à l'exception d'une silhouette découpée dans du papier noir. L'image de l'être qu'il chérissait plus que tout en son cœur n'avait nul besoin de représentation matérielle. Tolstoï écrit que, « lorsque au mitan de la vie, [il] luttai[t] contre les tentations qui [le] submergeaient, [il] pria[i]t son âme, implorai[t] son secours, et [que] cette prière [l'avait] toujours soulagé » (XXXIV, 354). Le vieil homme de soixante-dix-sept ans qu'il était en 1906 notait encore dans son journal :

Humeur pesante et maussade toute la journée. Le soir venu, mon état s'est changé en tendresse: j'éprouvai un besoin d'amour, d'affection. Je voulus, comme lorsque j'étais enfant, me blottir contre un être aimant et compatissant, sangloter doucement et être consolé. Mais auprès de qui pouvais-je ainsi trouver refuge? Je passai en revue tous ceux qui m'étaient chers: aucun ne faisait l'affaire. Où pouvais-je me blottir? Me pelotonner comme le font, je suppose, les enfants avec leur mère. Oui, ma petite maman que, ne sachant parler, je n'ai jamais appelée, est assurément la plus haute idée que je me fasse de l'amour pur, non de l'amour divin et froid, mais de celui bien terrestre, doux et maternel. C'est à cela qu'aspirait ma bonne âme fatiguée. Toi, maman, cajole-moi. Aspiration insensée mais véritable (LV, 374).

Le sentiment d'être orphelin n'abandonna jamais Tolstoï. « La mort de [sa] mère avait déjà imposé son empreinte » sur la vie familiale lorsqu'émergea sa conscience (XXXIV, 354). Ce sentiment fut renforcé par la disparition prématurée de son père. En juin 1837, alors que Léon n'avait pas encore neuf ans, le comte fut

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

foudroyé par une attaque cérébrale lors d'un séjour à Toula. On soupçonna les paysans qui l'accompagnaient en ville de l'avoir empoisonné. Tolstoï déclara plus tard n'accorder aucun crédit à ces rumeurs. Il en avait cependant eu connaissance et on conçoit aisément l'effet qu'elles purent avoir sur ce garçon impressionnable.

Ces disparitions contribuèrent sans doute à faire du jeune Léon l'enfant sensible et pusillanime que ses proches surnommaient « Pleurnichard ». Il était en outre moins disposé à l'étude que ses frères et souffrait avec une extrême acuité de son apparence physique peu flatteuse. Ces tourments le hantèrent toute sa jeunesse: jusqu'à son mariage, il refusa de croire qu'une femme puisse être séduite par un homme aussi laid.

Le monde idyllique des premières années de sa vie, exposé dans *Enfance*, doit plus à l'imagination de l'écrivain qu'à son expérience. Sa description subtile et touchante des sentiments et pensées d'un garçon de la noblesse, émaillée de détails autobiographiques, détermine encore largement notre représentation de l'environnement dans lequel il fut élevé au sein du domaine des princes Volkonski à Iasnaïa Poliana.

L'idylle avait pris fin pour le narrateur avec la mort brutale de sa mère. *Adolescence* et *Jeunesse*, les deux volets suivants de sa trilogie autobiographique, font le récit des troubles psychologiques et des doutes lancinants qui assaillent le héros. Dans *Enfance*, Tolstoï a décalé à l'âge de onze ans la perte qu'il avait lui-même subie neuf ans plus tôt. Ce glissement chronologique permit à l'écrivain de dépeindre l'enfance heureuse de son personnage épargné par la solitude et la condition d'orphelin que lui-même avait connues au commencement de son existence. Le

UN ORPHELIN AMBITIEUX

monde idéal d'*Enfance* est tout autant mythifié que la famille idéale qu'il décrit dans *Guerre et Paix*.

Le domaine de Iasnaïa Poliana figurait pour Tolstoï le rêve du bonheur universel. Aucun de ses biographes ne manque d'évoquer la fameuse histoire de la baguette verte qui joua un rôle si important dans sa vie. Au cours de leurs jeux d'enfants, Nikolai, l'aîné des frères Tolstoï, dit un jour aux plus jeunes qu'une baguette verte avait été enterrée quelque part dans le domaine et que celui qui la trouverait apporterait le bonheur à l'humanité tout entière. Le petit Léon fut bouleversé par cette idée. La croyance en l'existence de la baguette verte et l'espoir de la retrouver ne cessèrent de l'animer. Quelques années avant sa mort, il intitula un article exposant sa conception de la foi « La baguette verte » et demanda dans son testament qu'on l'enterre près de l'endroit où il cherchait ce trésor étant enfant.

Tout comme je croyais alors en l'existence de cette baguette verte sur laquelle était inscrit ce qui pouvait éradiquer le mal du cœur des hommes et leur donner un immense bonheur, je crois à présent en l'existence de cette vérité qui, révélée aux hommes, livrera ce qui leur fut promis (XXXIV, 386).

Après la mort de leur mère, les orphelins furent confiés aux soins de leurs nombreuses tantes. L'une d'elles, Tatiana Alexandrovna Ergolskaïa, que Léon appelait Toinette, incarnait à ses yeux l'âme de Iasnaïa Poliana. Parente pauvre de la famille du grand-père de Tolstoï, Toinette s'était éprise de son cousin issu de germain, Nikolai, le père de l'écrivain. Sacrifiant ses inclinations personnelles, elle avait laissé son bien-aimé épouser une

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

riche héritière. Soucieux de donner à ses enfants une belle-mère aimante qui ne les abandonnerait pas, le comte devenu veuf la demanda en mariage. Ergolskaïa déclina son offre, prenant néanmoins volontiers l'engagement de s'occuper de ses enfants dont Léon était son préféré. La situation peu enviable de Sonia dans la maison de Nikolai Rostov et de la princesse Marie, décrite dans *Guerre et Paix*, reflète le statut ambigu de Toinette au sein de la famille. Bien qu'elle ait vécu assez longtemps pour le lire, on ignore l'opinion qu'elle avait du roman.

En refusant de devenir la belle-mère des jeunes enfants, Ergolskaïa avait renoncé au droit d'exercer sur eux sa tutelle qui, à la mort de Nikolai Ilitch, fut dévolue aux sœurs de ce dernier. Lorsque sa première sœur, Alexandra Ilinitchna Osten-Saken, mourut, en 1841, les enfants furent placés sous la garde de sa cadette, Pelagueïa Ilinitchna Iouchkova, qui vivait avec son époux à Kazan. La ville, où se trouvait l'une des six universités de l'Empire, semblait parfaitement adaptée aux besoins des fils Tolstoï qui avaient l'âge de faire des études. En raison de sa situation géographique, l'université de Kazan était le centre naturel des études orientales. Après une première tentative infructueuse, Léon fut admis lors de la seconde session à la faculté des langues orientales en 1844.

Les cinq années et demie d'adolescence que Tolstoï passa dans la ville furent dominées par le conflit intérieur qui opposait ses pulsions sexuelles envahissantes et une aspiration à la pureté physique et morale nourrie par la doctrine du péché originel. Avec la tendre indulgence de l'homme assagi par la vie, il décrit dans *Enfance* l'éveil de la sensualité enfantine chez un garçon de dix ans embrassant à son propre étonnement l'épaule dénudée d'une fillette de

UN ORPHELIN AMBITIEUX

son âge. Hors de l'Éden de Iasnaïa Poliana, Tolstoï devait composer avec des sentiments infiniment moins subtils.

L'adolescent n'était pas soumis à une surveillance rigoureuse par ses tuteurs de Kazan. Sans vivre dans l'opulence, il disposait de quelque argent et se distinguait par une grande timidité et un inconfort manifeste en présence des jeunes femmes de son milieu social. Ce concours de circonstances le destinait presque immanquablement à fréquenter les maisons de passe. Tolstoï exposa plus tard comment, initié par son frère aîné à l'âge de quinze ans au secret des relations tarifées, il fondit en larmes en perdant son innocence sur la couche d'une prostituée inconnue. Le conflit entre l'irrépressible concupiscence et l'aversion que lui inspirait sa nature animale est un thème récurrent dans son journal et dans sa prose. Le héros de son récit de jeunesse *Le Journal d'un marqueur*, saisi par l'horreur et le dégoût, met fin à ses jours après sa première visite dans un lupanar.

Alors qu'il était soigné à la clinique de l'université pour une gonorrhée, Tolstoï commença le journal qu'il tint régulièrement pendant plus de soixante ans à l'exception des années durant lesquelles il écrivait ses deux grands romans. Dans son journal, l'auteur soumet à un jugement sévère ses actions, ses désirs et ses pensées intimes. S'efforçant de vivre selon les hautes valeurs morales qu'il s'est assignées, il condamne sans cesse son incapacité à s'y conformer.

La lecture de ce document doit toutefois se faire à l'aune de la mise en garde de Philippe Lejeune: « Un journal est rarement un autoportrait, ou, si on le prend pour tel, semble parfois une caricature². » On ne retrouve pas dans ces carnets la personne gaie, enjouée, généreuse et magnanime que nous connaissons par sa correspondance et par le témoignage de ses parents et amis.

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

Ils peuvent même laisser au lecteur contemporain une impression désagréable, non par leur contenu, car Tolstoï n'y révèle rien de particulièrement compromettant, mais par l'introspection presque obsessionnelle et l'autoflagellation incessante à laquelle il s'adonne. On relève dès la première inscription un exemple éloquent de la lutte intérieure qu'il mena toute sa vie :

Je vois distinctement que la vie désordonnée que la plupart des gens du siècle acceptent comme un signe de la jeunesse est en réalité celui de la dépravation précoce de l'âme. La solitude est aussi nécessaire à l'homme vivant en société que la société l'est à celui qui n'y vit pas. Isolez l'homme du monde, son esprit concentré sur lui-même rejettera bientôt les lunettes qui lui donnaient tout à voir sous un angle biaisé, sa vision des choses s'éclaircira au point qu'il s'étonnera de ne pas les avoir vues auparavant. Laissez faire la raison, elle vous indiquera le chemin, vous donnera les règles avec lesquelles vous pourrez vaillamment entrer dans la société. Tout ce qui est conforme à la première propriété de l'homme, c'est-à-dire à la raison, le sera également à tout ce qui existe autour de lui ; la raison d'un homme fait partie de tout ce qui existe et ne peut, comme telle, troubler l'ordre du tout. Le tout, en revanche, peut anéantir la partie. C'est pourquoi nous devons former notre raison de telle sorte qu'elle soit cohérente avec le tout, avec la source de tout, et non seulement avec l'une de ses parties, la société des hommes. Notre esprit ne fera alors plus qu'un avec ce tout, et la société, en tant que simple partie, n'aura plus de pouvoir sur nous. Mais il est plus aisé d'écrire dix volumes de philosophie que de mettre en pratique l'un quelconque de ses principes (XLVI, 3-4).

UN ORPHELIN AMBITIEUX

Ces considérations naïves qui pourraient prêter à sourire nous donnent à voir un Tolstoï en miniature. Celui-ci s'efforce de tirer de toutes circonstances, y compris les plus insignifiantes, quelque conclusion générale sur l'humanité. L'analyse minutieuse et objective de son âme est, selon lui, la clé de la compréhension de l'homme dans son ensemble, car chaque individu n'est qu'une petite partie d'un tout, qu'un raisonnement impartial suffit à éclairer. Le jeune Tolstoï est convaincu que la vérité apparaîtra comme une évidence à celui qui saura s'émanciper de l'influence corruptrice du monde. Il aspire cependant à vivre en société et à la changer conformément à ses représentations et considère que la philosophie n'a de sens que si elle contribue à former la morale de l'homme et détermine ses actions.

Les inscriptions suivantes de son journal sont dans la même veine. Dans l'une d'entre elles, Tolstoï, alors âgé de dix-neuf ans, se donne pour mission de maîtriser presque toutes les disciplines des sciences et des arts : le droit, la médecine, l'agronomie (théorie et pratique), l'histoire, la géographie, les statistiques, les mathématiques, les sciences naturelles, la musique et la peinture. Nuançant ses intentions d'un relatif réalisme, il précise qu'il entend maîtriser ces matières avec un degré variable de virtuosité : il n'escompte ainsi atteindre en musique et en peinture qu'un « niveau moyen de perfection » (XLVI, 31).

L'une des tâches les plus importantes qu'il se fixe alors est « d'établir des règles ». Il élabore pendant les mois suivants des règles de développement de la « volonté corporelle », de la « volonté sensorielle », de la « volonté rationnelle », de la mémoire et de l'activité intellectuelle. Il s'impose au premier chef « de ne dépendre d'aucune circonstance extérieure » et « de tenir la compagnie des

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

femmes pour un mal nécessaire à la vie sociale dont il convient, dans la mesure du possible, de s'éloigner » (XLVI, 31-32, 262-272). Comme on pouvait s'y attendre, il ne sut observer aucune de ces règles.

Même s'il les oublia rapidement par la suite, Tolstoï avait des dispositions pour les langues. Il obtint à l'université d'excellentes notes en turco-tatar (comme cette langue était appelée dans le programme) et en arabe. Un quart de siècle plus tard, il apprit le grec ancien avec une célérité qui étonna les philologues. Il avait en revanche des difficultés dans d'autres disciplines telles que l'histoire russe qui lui pesait particulièrement. La mémorisation de dates et de faits qu'il jugeait insignifiants le rebutait. Pour échapper aux rattrapages, Tolstoï fut transféré à la faculté de droit où il ne demeura pas non plus. Devenu majeur, il hérita de ses parents en 1847 et eut la chance de recevoir, à l'issue du partage, le domaine de Iasnaïa Poliana. Il y rejoignit rapidement sa chère tante Toinette après avoir abandonné l'université.

Les élans, espoirs et désillusions successifs du jeune Tolstoï trahissent l'influence de Rousseau qu'il admirait au point de vouloir porter en médaillon son effigie sur sa poitrine. Il avait adopté son culte de la nature, la conviction que la pureté de l'homme avait été altérée par l'action de la civilisation, l'idéal de l'âme parfaitement transparente et la pratique de l'observation de soi et de l'introspection qui en découle. À l'image de son idole, Tolstoï était habité par l'anxiété et le besoin permanent de fuir son patrimoine. Il n'a cependant, contrairement au penseur genevois, jamais été vagabond. Iasnaïa Poliana, ses paysages, son histoire familiale, son mode de vie et les paysans attachés à la maison du maître tenaient lieu, pour Tolstoï, de foyer et de patrie. Tel un fils prodigue

UN ORPHELIN AMBITIEUX

cherchant à fuir son paradis domestique, il quitta plus d'une fois Iasnaïa Poliana. Il y revint toujours : après sa dernière tentative, son corps fut ramené à demeure pour être enseveli dans sa terre natale.

Pendant plusieurs années, Tolstoï vécut tour à tour à Iasnaïa Poliana, Toula (où, chose étonnante pour un futur anarchiste, il obtint une sinécure dans la fonction publique), Saint-Pétersbourg et Moscou. Il pensait recevoir dans les capitales les manières et le lustre appropriés à la situation qui devait être la sienne dans la société. Le journal du jeune homme révèle le sentiment de fascination mêlé de répulsion qu'il éprouve alors à l'égard de la lumière du monde. Il écrira bien plus tard, observant la décomposition morale de son milieu :

Ma bonne tante [Tatiana Ergolskaïa], l'être le plus pur avec lequel j'ai vécu, me souhaitait de tout cœur d'avoir une relation avec une femme mariée : « *Rien ne forme un jeune homme comme une liaison avec une femme comme il faut** », disait-elle. Elle me souhaitait également un autre bonheur, celui de devenir aide de camp, si possible de l'empereur, mais ma plus grande réussite eût été, à ses yeux, d'épouser une fille très riche et d'avoir beaucoup d'esclaves (XXIII, 4-5).

Selon les termes de Tolstoï, la bonne société le « louait et l'encourageait » dès qu'il « se livrait à ses viles passions ». La plupart des habitudes douteuses qu'il avait contractées, telles que le goût de la boisson, des agapes et des cartes, devaient cependant plus à la compagnie des hussards qu'à celle des aristocrates. À défaut de relations « formatrices » avec des dames de la haute société, il assouvit ses besoins sexuels pendant plus d'une décennie auprès de

* En français dans le texte.

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

bonnes, de prostituées, de paysannes, de Tziganes ou de Cosaques. Il apparaît d'ailleurs dans *Jeunesse*, dernier récit de sa trilogie autobiographique, que les hommes *comme il faut** l'intéressaient plus que les femmes *comme il faut***.

Il écrivait dans son journal en novembre 1851 :

Je n'ai jamais été amoureux des femmes. [...] J'ai aimé des h[ommes] avant même de connaître l'existence de la pédérasie ; depuis que j'en ai connaissance, l'idée d'avoir un rapport sexuel avec un homme ne m'est pas venue à l'esprit. [...] Mon amour pour Is[lavine] a ruiné huit mois entiers de ma vie à Pétersb[ourg]. Sans m'en rendre compte, je ne me souciais alors de rien d'autre que de lui plaire. [...] J'ai toujours été attiré par ceux qui me traitaient avec froideur et ne faisaient que m'estimer. [...] La beauté a souvent déterminé mon choix ; le cas de D[iakov], d'ailleurs ; je n'oublierai pas la nuit où nous rentrâmes ensemble de P[irogovo] : emmitoufflé dans la couverture du traîneau, je voulais l'embrasser et pleurer. Il y avait dans cette émotion une part de volupté. Je ne saurais dire pourquoi elle s'est manifestée alors, car mon esprit n'a jamais imaginé de scènes lubriques. Je les ai, au contraire, en horreur (XVI, 237-238).

Il est souvent plus instructif de lire attentivement Tolstoï que d'essayer de soumettre ses mots à l'examen de la psychanalyse. Les hommes, socialement si différents des femmes qui éveillaient ses sens, incarnaient un idéal auquel il aspirait à se conformer. Deux couples de personnages représentant les facettes de l'alter ego de l'auteur sont au cœur des grands romans de Tolstoï. Les personnalités de Pierre Bezoukhov et Konstantin

* En français dans le texte.

** En français dans le texte.

UN ORPHELIN AMBITIEUX

Levine, hommes passionnés, débonnaires, empruntés voire gauches, contrastent avec celles des irréprochables aristocrates André Bolkonski et Alexeï Vronski. Comme il était de coutume dans ce milieu, ces deux derniers sont des officiers. Le frère aîné et préféré de Tolstoï, Nikolai, servait également dans l'armée. Il était prévisible que Léon entreprenne de marcher dans ses pas.

La vie militaire de Tolstoï peut être divisée en deux périodes : celle du Caucase et celle de la Crimée. Après avoir perdu à la table de jeu plus qu'il ne pouvait se permettre, il suivit son frère dans le Caucase en avril 1851 et y servit plus de deux ans dans le village cosaque de Starogladkovskaïa, d'abord comme élève officier attaché au commandement du régiment, puis comme officier d'artillerie. La guerre que menait l'Empire russe aux tribus rebelles durait alors depuis plus de trente ans. Après de nombreuses années de conflit, la Russie avait pu s'imposer sur les Empires ottoman et perse et prendre pied dans le sud du Caucase au début du XIX^e siècle. Les communications avec les territoires récemment conquis étaient cependant régulièrement interrompues par les soulèvements des montagnards.

Eu égard aux spécificités de la région, les garnisons qui avaient pris leurs quartiers le long de la frontière devaient compter sur le soutien des communautés cosaques au sein desquelles des criminels, des serfs en fuite, des vieux-croyants rescapés des persécutions religieuses et d'autres colons avaient trouvé refuge pendant plusieurs siècles. Les Cosaques, qui défendaient âprement leur mode de vie singulier, étaient beaucoup plus prospères que les paysans de la plupart des provinces centrales. Les hommes, occupés à la guerre et à la chasse, laissaient à leurs femmes les tâches domestiques habituellement dévolues aux

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

hommes. Fortes et indépendantes, les femmes cosaques jouissaient d'une liberté sexuelle inconnue des classes inférieures de la société russe.

De nombreux auteurs romantiques de la première moitié du XIX^e siècle avaient présenté avec émerveillement la vie simple et guerrière commune aux Cosaques et aux montagnards qu'ils combattaient. Doté d'un esprit mutin et d'une passion ardente pour tout ce qui est naturel et sauvage, Tolstoï fut fasciné à son tour par le monde qui s'ouvrait à lui. Sa vie nouvelle lui apporta une expérience plus importante encore, celle de l'exposition quotidienne au danger qui stimula autant son imagination que la chair l'avait fait auparavant.

Confronté à la mort dès l'aube de la vie, il ne pouvait s'empêcher d'y penser et de l'attendre, éprouvant terreur et attirance pour ce lot quotidien de tous les soldats, montagnards et Cosaques qu'il rencontrait dans le Caucase. Tolstoï pouvait observer comment les hommes succombaient et, ce qui était encore plus significatif à ses yeux, comment ils vivaient au contact permanent de la mort, la défiaient, l'ignoraient et s'accommodaient de la perte de ceux qui les entouraient un jour, une heure ou quelques minutes plus tôt.

Près de dix ans après son séjour dans le Caucase, Tolstoï écrivit le récit *Trois Morts* dans lequel il opposait la disparition d'une dame de la noblesse, pleine d'envie et de rage à l'égard de ceux qui restent sur terre, à celle du paysan acceptant sans peine l'inéluctabilité de son sort, et celle d'un arbre cédant la place à une nouvelle pousse. La capacité d'un être vivant à accepter la mort et à s'y résigner est, tel que l'expose l'auteur, inversement proportionnelle à l'idée qu'il se fait de sa singularité. Tolstoï souhaitait apprendre de l'attitude du paysan, sinon du

UN ORPHELIN AMBITIEUX

végétal, face à l'inévitable issue, se fondre dans la nature qui ne fait aucune distinction entre les êtres. Il eût fallu à cette fin qu'il renonce à sa propension à l'introspection, à son besoin de s'affirmer et à son insatiable ambition. Le 29 mars 1852, alors qu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, Tolstoï écrivait dans son journal à Starogladkovskaïa :

La petitesse de ma vie me tourmente, sans doute car je suis moi-même petit; j'ai pourtant la force de me mépriser et de mépriser ma vie. Quelque chose en moi me porte à croire que je ne suis pas né pour être comme les autres. Mais d'où me vient cette impression? Serait-ce le fruit de la discordance, de la dysharmonie de mes capacités, ou aurais-je vraiment une valeur supérieure à celle des gens ordinaires? Je suis vieux, le temps de mon développement est passé ou est en train de passer. Mais je suis toujours harcelé par une soif non pas de gloire (je ne cherche pas la gloire, je la méprise), mais de prendre une grande part dans le bonheur et le bien des hommes. Est-il possible que je m'éteigne sans avoir assouvi ce besoin désespéré? (XLVI, 102.)

Les reproches qu'il s'adresse se mêlent à ses rêves les plus ambitieux. Cette confusion est particulièrement manifeste dans le journal qu'il écrivit au Caucase. Tolstoï pensait alors avoir trouvé la mystérieuse baguette verte. Avant de partir pour l'armée, il avait secrètement esquissé son premier récit. L'étudiant à demi instruit, le propriétaire terrien à la vie dissipée et l'officier subalterne céderaient bientôt la place à l'écrivain.

Moins rare qu'en Europe occidentale, le fait qu'un aristocrate prenne la plume ne pouvait surprendre personne en Russie. Les réformes de Pierre le Grand avaient contraint la haute société non seulement à changer sa

LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ

façon de se vêtir et de se comporter au quotidien, mais également à s'éduquer à la manière européenne. La propagation effrénée des Lumières fut soutenue par la parution en 1762 du *Manifeste sur la liberté de la noblesse*. L'aristocratie exemptée de l'obligation de service put produire la culture exceptionnelle de l'Âge d'or russe tout en maintenant un corps d'officiers capable de défaire les armées napoléoniennes.

Malgré ces réalisations remarquables, le servage demeurait. Comme en témoigne la formation des sociétés décembristes*, le conflit moral suscité par l'entrechoquement des idées européennes et de la réalité russe devint insupportable pour une partie de la noblesse érudite. Si les conspirateurs de décembre 1825 étaient une infime minorité, la progéniture des familles les plus nobles et les plus fortunées était largement représentée dans leurs rangs. Le sacrifice des membres de l'élite fit forte impression sur l'opinion publique naissante en Russie, contribuant à la formation d'une conscience nationale qui atteignit sa plus haute expression dans la littérature. La vision romantique du poète comme héraut du peuple, chargé de s'adresser au pouvoir en son nom, émergea dans les années 1820 et 1830.

La première moitié des années 1850 était une période aussi délicate que passionnante pour entamer une carrière littéraire. Lors des « sept années sombres » qui suivirent les révolutions européennes de 1848, la censure atteignit en Russie une ampleur sans précédent. « Pourquoi perdent-ils donc tant de temps en littérature quand nous

* Plusieurs dizaines d'officiers russes opposés à l'autocratie et au servage fondèrent des sociétés secrètes au cours des années 1810. Leurs membres soulevèrent un régiment de la garde sur la place du Sénat à Saint-Petersbourg en décembre 1825. Les conjurés furent exécutés ou déportés en Sibérie en 1826.